

***Violette* (1839) de Marceline Desbordes-Valmore : un roman sur le mariage**

Marceline Desbordes-Valmore est plus connue pour ses poèmes que pour ses récits. Sa prose est réputée écrite à des fins alimentaires et peu digne d'intérêt. La plupart des études consacrées à l'écrivaine se sont intéressées à ses vers. Un seul roman a retenu durablement l'attention de la critique : *L'Atelier d'un peintre* (1833). Cette élection s'explique en grande partie par l'accessibilité du livre, qui a eu la chance d'être réédité aux éditions Miroirs en 1992. Ce n'est pas le cas de tous les récits de l'autrice. Marc Bertrand a édité plusieurs d'entre eux (les *Contes* en 1989 aux Presses Universitaires de Lyon ; chez Droz, *Les Petits Flamands* en 1991, *Domenica* en 1992, *Huit femmes* en 1999). *Les Veillées des Antilles* a été republié en 2006 chez L'Harmattan. Les autres textes en prose doivent être lus dans les éditions d'origine, c'est-à-dire sans appareil critique, en ligne ou en bibliothèque. C'est le cas du petit roman intitulé *Une Raillerie de l'amour* (1833), du *Salon de Lady Betty* (1836) – recueil de nouvelles traduites de l'anglais – et du roman *Violette* (1839). Le présent article entend contribuer à la redécouverte de la prose de Marceline Desbordes-Valmore en s'intéressant à l'une de ces œuvres tombées dans l'oubli : *Violette*²²².

La lecture de ce roman est intéressante à plus d'un titre. D'une part, elle infléchit l'image de l'autrice construite par l'état actuel de la recherche. Les études sur la prose de Marceline Desbordes-Valmore ont mis en évidence sa prédilection pour les personnages d'orphelins et de mendiants ; la fréquence des thèmes de l'exil, de l'abandon et de la pauvreté dans ses contes et dans ses nouvelles²²³. Or Marceline Desbordes-Valmore a aussi représenté de grands personnages et traité d'autres thèmes. *Une Raillerie de l'amour*, qui se passe pendant l'Empire, met en scène des colonels et des grandes dames ; *Violette* a pour personnage principal la reine Marguerite de Navarre. D'autre part, et plus significativement, la lecture de *Violette* précise l'opinion de Marceline Desbordes-Valmore sur le sort des femmes dans la société de la monarchie de Juillet. Elle inscrit l'autrice dans le bataillon des écrivaines qui, dans la première moitié du XIX^e siècle, plaident pour un mariage librement choisi et égalitaire, telle George Sand dans *Indiana*, *Valentine* (1832) et *Jacques* (1833). Le roman précise ainsi l'engagement de l'autrice en faveur des droits des femmes étudié par plusieurs chercheurs²²⁴. C'est à cet engagement que l'on voudrait s'intéresser ici. On propose préalablement un bref résumé du roman.

²²² Marceline Desbordes-Valmore, *Violette*, Paris, Dumont, 1839, 2 vol. numérisés sur Gallica.

²²³ Voir Chantal Bertrand-Jennings, *Un autre mal du siècle. Le Romantisme des romancières. 1800-1846*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005 ; Wendy Greenberg, « L'exil et la nostalgie chez Marceline Desbordes-Valmore », *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, n°43, 1991, p. 81-93.

²²⁴ Voir Maïté Albistur et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français*, Paris, éditions des femmes, 1977 ; Francis Ambrière, *Le Siècle des Valmore. Marceline Desbordes-Valmore et les*

Résumé de l'intrigue

L'action se passe en France sous le règne de François I^{er}. Le roi vient de rentrer de Madrid où il avait été fait prisonnier. Trois mois de fête au Louvre ont célébré cette libération, qu'il doit à sa sœur Marguerite de Navarre. Celle-ci, veuve du duc d'Alençon Charles IV, est tout juste mariée à Henri d'Albret, roi de Navarre. Le roman s'ouvre au Louvre au moment où la vie reprend son cours, puis suit la reine et ses filles d'honneur dans le Béarn, où elle va retrouver son mari sur ordre de François I^{er}. Mais le décor est très peu présent dans le roman, selon la tradition classique (j'y reviendrai). Les personnages sont fictifs, hormis la reine de Navarre et le roi de France, ainsi que le poète Clément Marot.

Violette raconte l'histoire sentimentale de la fille d'honneur favorite de la reine de Navarre, Violette de Sauveterre. Violette a seize ans quand s'ouvre le roman. La situation de la jeune fille est semblable à celle de la « Nouvelle Héloïse » : son père, qu'elle a perdu à sa naissance, l'a mariée par testament avec le fils d'un sien ami avec lequel il a combattu aux côtés de François I^{er} : le comte Amalric d'Argèles. Ce mariage est censé honorer la haute naissance de Violette, orpheline riche. Or ce parti imposé ne lui plaît pas : il a une réputation de libertin et se montre railleur et vain. Il courtise en même temps les deux jeunes sœurs d'Isabelle, la meilleure amie de Violette. Le cœur de Violette penche pour un autre, le jeune frère d'Amalric, qu'elle a connu dans son enfance et dont l'image s'est imprimée dans sa mémoire. Mais ce frère cadet, Isolier d'Argèles, est destiné au cloître. Le livre raconte le combat conjoint de Violette et de Marguerite pour ruiner le mariage que le tuteur de la jeune fille a reçu pour mission d'accomplir. Parallèlement à cette histoire principale s'en jouent deux autres, également tragiques. D'une part, l'amour empêché de Marguerite de Navarre pour le poète Clément Marot. La reine, récemment mariée à Henri II d'Albret par ordre de son frère, fait l'expérience de la froideur de son époux. Le roi de Navarre n'a d'intérêt que pour la chasse et évite la compagnie de son épouse. D'autre part, le mariage malheureux d'Isabelle, ancienne fille d'honneur de Marguerite, avec un riche seigneur taciturne que lui a accordé son père. Le mari d'Isabelle tombe amoureux de l'une des deux sœurs de sa femme, la belle Aloïse, que celle-ci a appelée auprès d'elle pour lui tenir compagnie.

Le dénouement du roman est à la fois heureux et malheureux. Isabelle meurt de tristesse. Amalric est assassiné par son beau-frère, le mari d'Isabelle, qui le surprend au balcon d'Aloïse. Amalric mort, Isolier devient le chef de la famille d'Argèles et le promis de Violette. À ce moment, le futur moine est encore libre car il a refusé de prendre l'habit lors de la cérémonie prévue à cet effet. Tout semble donc bien se dessiner pour les deux amoureux. Mais Violette, trop émue par la cérémonie, s'éteint dans les bras de Marguerite et d'Isolier au moment d'apprendre la situation nouvelle de ce dernier.

siens, Paris, Seuil, 1987 ; Christine Planté, « Marceline Desbordes-Valmore : ni poésie féminine, ni poésie féministe », *French Literature Series*, n°16, 1989, p. 78-93.

Un discours sur le mariage

Le roman trace donc le parcours d'une série d'unions décidées par des hommes, pères ou frères : celle de Marguerite avec Charles IV puis avec Henri II d'Albret, pour des raisons politiques ; celle d'Isabelle avec Glover Aymond, « bien traité du roi par quelque action d'audace pendant la guerre²²⁵ » ; celle de Violette avec le comte Amalric d'Argèles. À ces unions qui sont montrées dans le récit s'en ajoutent d'autres qui ont eu lieu dans le passé du roman : notamment le mariage de la mère de Violette, décidé par le père de celle-ci, et celui de la mère de Marguerite.

L'échec de ces unions mal assorties décidées par la politique ou l'ambition construit une condamnation de l'institution du mariage. Isabelle dépérit de tristesse dans sa forteresse. Le mari que lui donne son père est un tyran qui la garde jalousement enfermée dans son manoir avant de se désintéresser d'elle quand il rencontre sa sœur. Violette s'étonne du changement de son amie :

hélas ! qu'elle est changée ! son teint n'a plus d'éclat, une couleur terne et cendrée voile cette physionomie naguère si vivante ; ses yeux bleus semblent plus grands par la maigreur de son charmant visage ; leur azur a pâli comme la figure entière qu'ils éclairaient autrefois. Le son de sa voix a subi lui-même une altération plus sensible : cet accent brisé sort lentement du fond de sa poitrine ; il vibre de larmes, et la faiblesse de ses inflexions a quelque chose de sourd et de lugubre qui saisit d'autant plus Violette qu'elle n'ose l'interroger sur les causes d'un changement si prompt et si terrible²²⁶.

Marguerite se désole en pensant à Clément Marot. Elle ne voit jamais son époux, qui passe son temps à la chasse et évite la présence de sa femme. Quand Marguerite fait le déplacement de Paris vers le Béarn, son époux quitte ses terres pour Paris. Il la laissera seule pour trois mois, jusqu'à ce que la saison de la chasse ne le ramène dans ses terres. L'unique entrevue des deux époux dans le roman est une coïncidence : leurs équipages se croisent sur la route qui relie la capitale française à la campagne béarnaise. À cette occasion, Henri d'Albret se montre d'une goujaterie sans égale, saluant à peine sa femme : il arrête son chariot le temps de lui vanter les qualités de son faucon et de lui remettre le portefeuille qu'il lui portait à Paris. Il remet en effet la gestion de ses affaires à sa femme le temps de son séjour en Béarn. Cette entrevue dit assez « la disparité de deux êtres enchaînés l'un à l'autre²²⁷ ». Le roman précise tout de même que le second hymen de Marguerite « n'avait fait qu'augmenter le deuil de son âme affligée d'un veuvage précoce » : « Elle ne fut que reine par ce second mariage ; elle méritait pourtant d'être épouse²²⁸ ». Celle qui a choisi pour devise la fleur du souci serait beaucoup mieux accordée à Clément Marot, nettement plus sensible qu'Henri d'Albret et partageant les idées politiques et religieuses de

²²⁵ Marceline Desbordes-Valmore, *Violette*, Paris, Dumont, 1839, t. I, p. 130.

²²⁶ *Ibidem.*, p. 23-24.

²²⁷ *Ibid.*, p. 246.

²²⁸ *Ibid.*, p. 50.

Marguerite. Les deux sont d'ailleurs amoureux l'un de l'autre. Enfin, le promis de Violette, « grand tueur d'hommes et enleveur de filles²²⁹ », « promet beaucoup de solitude, et peut-être un prompt veuvage²³⁰ » à l'héroïne.

Le roman dit l'ignominie qu'il y a à marier deux êtres qui ne s'entendent pas. Un tel mariage où l'union physique devient un devoir est répugnant. « Je n'ai pas la clé qui ouvre son cœur », explique Marguerite à son frère, « et pourtant je serai mère un jour par cet homme... Savez-vous que cela est affreux, mon frère²³¹ ? » C'est aussi le manque d'expérience de la vie des jeunes mariées qui est pointé du doigt, donc leur éducation : les femmes deviennent épouses dans l'ignorance de leurs futurs devoirs conjugaux. Violette est l'exemple type de la naïveté des jeunes mariées. Au bal, elle ne regarde pas les danseurs mais s'occupe seulement du plaisir de la danse ; c'est la reine qui doit attirer son attention sur les danseurs pour lui faire remarquer son fiancé. Quand Marguerite lui demande ce qu'elle pense de lui, sa réponse est très naïve : « Sa taille est très élevée, et sa dague très brillante, Madame²³² », répond-elle. Elle rougit même quand le comte la regarde. Le mariage est présenté comme un esclavage pour la femme : comme une vie d'obligations. Son mari est pour la femme qui prend époux « son seigneur et son maître ». Elle lui doit à jamais « la crainte et le respect²³³ ». Ainsi, dire que Marguerite se remarie est dire qu'elle « perdit une seconde fois sa liberté et l'indépendance de son âme²³⁴ ». L'épouse qui n'est pas reine et qui ne mène pas une vie mondaine doit se consacrer aux tâches domestiques. Lorsque Marguerite déménage avec sa Cour dans le Béarn, elle croise un couple de jeunes mariés landais. La cérémonie du mariage veut que la femme porte trois objets qui symbolisent ses devoirs d'épouse : une cruche pour « puiser l'eau qui lave et désaltère », des pommes à résine pour « le feu qui réchauffe » et un balai qui « met l'ordre²³⁵ ». Dans ces conditions, le mariage ne peut qu'être synonyme de malheur pour la femme qui s'apprête à en franchir le pas. Aussi la reine plaint-elle Isabelle : « La voilà mariée ; la voilà peut-être déjà moins charmée de ce monde ; pauvre Isabelle²³⁶ ! » Le mariage est la malédiction que se transmettent les femmes de génération en génération, lourd héritage symbolisé par la robe de bal que Violette doit porter lors de sa présentation à la Cour, qui est celle de sa mère. La jeune fille a une répulsion instinctive pour cette robe qui a déjà fait le malheur de sa mère.

C'est à l'héroïne que revient de tenir discours sur l'institution du mariage. Les deux exemples d'Isabelle et de Marguerite qu'a sous les yeux Violette poussent la

²²⁹ *Ibid.*, p. 178.

²³⁰ *Ibid.*, p. 178.

²³¹ *Ibid.*, p. 170.

²³² *Ibid.*, p. 36.

²³³ *Ibid.*, p. 121.

²³⁴ *Ibid.*, p. 128.

²³⁵ *Ibid.*, p. 258.

²³⁶ *Ibid.*, p. 30.

jeune fille à refuser, après examen, le mari qu'on lui impose ; bien évidemment, cette rébellion est didactique : le lecteur est censé croire son témoignage et suivre son exemple. La problématique est posée dès le chapitre II, quand Violette s'interroge sur le mariage. Dans une lettre à son ancienne compagne Isabelle, elle écrit : « est-on heureuse le jour où l'on se marie ? J'ai eu peur de te le demander alors ; je n'ose pas non plus le demander à la reine²³⁷ ». « C'est un complot contre nous toutes », déclare-t-elle un peu plus tard lorsqu'elle se rend compte qu'on cherche à la marier à son tour ; « la voilà donc levée contre moi la tyrannie qui a soumis Isabelle [...] car Isabelle est esclave, enfin : la reine elle-même est-elle donc autre chose²³⁸ ? » Le mariage, selon ce qu'en comprend Violette, fait partie « des devoirs qui donnent la mort²³⁹ », tandis que l'épouse est « un château tout de pierre qui passe froidement de maître en maître²⁴⁰ ».

La question du sort de l'épouse dans le mariage est utilisée comme un point de départ pour mettre en question les droits reconnus aux femmes dans la société. La soumission qu'on attend d'elles à l'heure de leur choisir un mari est prise comme un symptôme du silence qui est le sort des femmes dans la vie quotidienne. « Il est prouvé que les femmes meurent de silence²⁴¹ », énonce sentencieusement Marguerite en pensant à son amour pour Clément Marot. À propos de la crainte qu'a Violette d'interroger son tuteur sur le sort d'Isolier, la voix narrative renchérit :

Pourquoi n'est-ce que dans le silence du cœur que l'on s'élève aux courageuses résolutions ? Pourquoi la parole voile-t-elle la pensée, ou meurt-elle sur les lèvres, étouffée par de vaines frayeurs, qui ne s'expliquent pas ? Pourquoi n'est-ce que dans les impressions ordinaires qu'elle ose librement se produire ? [...] Une honnête liberté de langage n'entrera-t-elle jamais dans la morale appliquée aux femmes²⁴² ?

La reine voit le monde comme « une plus vaste prison²⁴³ » que le couvent. L'unique félicité d'une femme est le repos, enseigne-t-elle à Violette. Le choix d'un personnage royal parmi les protagonistes du roman s'explique pour cette raison : il montre que même les reines n'ont aucun pouvoir. L'autorité de Marguerite est contestée. C'est son frère, François I^{er}, qui décide de tout. Il envoie sa sœur en Navarre et décide de son habillement : ses parures sont dites « somptueusement soumises aux hautes fantaisies de son frère²⁴⁴ ». La même situation se reproduit avec son mari le roi de Navarre, qui mène une existence de célibataire. Ainsi on peut conclure avec

²³⁷ *Ibid.*, p. 25.

²³⁸ *Ibid.*, p. 46.

²³⁹ *Ibid.*, p. 44.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 280.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 236.

²⁴² *Ibid.*, II, p. 45-46.

²⁴³ *Ibid.*, II, p. 141.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 52.

Marguerite : « nourrice, femme ou reine, vivre c'est obéir²⁴⁵ ». Comme écrivaine non plus la femme n'est pas reconnue. Marguerite n'est pas prise au sérieux pour ses écrits, ni par son frère ni par son mari.

Les personnages masculins qui incarnent l'autorité sont peu avantagés dans le roman. Tous privilégient le plaisir par rapport aux affaires. Henri d'Albret se fait un plaisir de remettre son portefeuille à sa femme quand il quitte le Béarn. Ce « royal époux²⁴⁶ », comme le désigne ironiquement la voix narrative, n'a rien de distingué ni de responsable : rien de ce qui fait un monarque. D'où l'emploi ironique de l'adjectif « royal » – on nous dit aussi, lors de l'entrevue du couple, qu'il quitta sa femme « le plus royalement qu'il put²⁴⁷ ». Le mari de Marguerite de Navarre est jugé bête par sa femme : il ne pense pas, assure-elle ; c'est pourquoi elle ne lui en veut pas de l'abandonner à son sort. Quant à François I^{er}, le roi des Français, il est tout aussi peu méticuleux et intelligent. Il est également insensible : « Il ne laissait pas à son cœur le droit de le rendre malheureux²⁴⁸ ». Il n'a que peu de moralité. Il se promet de consoler Violette de son mari et il est par ailleurs dit frivole. Il est odieux même puisqu'il ne reconnaît pas ses maîtresses. Ce choix d'hommes incapables de gouverner dit l'aléatoire qui préside à la domination masculine et donne l'idée que le sexe masculin a usurpé le pouvoir. La misogynie d'Henri d'Albret et de François I^{er} le confirme. Le premier a fort peu d'estime pour le talent littéraire de sa femme. Lui remettant un portefeuille de comptes : « Vous trouverez là, lui dit-il, des comptes à régler, moins brillants, mais plus utiles que les contes futiles, qui vous valent le renom d'un esprit si lumineux, et si indépendant tout ensemble²⁴⁹ ». Le second en a peu pour son esprit : « ne tournez pas vos esprits vers ces austérités, ma sœur. Les femmes ont d'autres soins. Vous n'en prenez pas assez de vos cheveux, qui sont les plus beaux du monde²⁵⁰ ». Seule l'inégalité de droits entre les sexes explique que les femmes n'aient pas de pouvoir. Marguerite est beaucoup plus cultivée que son mari et son frère, et plus courageuse qu'eux. Elle a libéré son frère de la prison madrilène où il était tenu enfermé, alors que lui l'exile en Navarre par peur de ses ennemis, qui lui reprochent sa tolérance religieuse. Ainsi elle est « une femme devenue son égale [l'égale de François I^{er}] en courage par l'immense soumission qui vient d'en faire une reine²⁵¹ ». Elle a une vision plus juste et plus pacifique de la société que lui, qui se laisse influencer par ses conseillers. En outre Marguerite est l'idole du peuple. Ne trouvant les diamants « bons qu'à faire des chaumières et du pain²⁵² », elle utilise tous ses

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 60.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 243.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 245.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 167.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 244.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 164.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 54.

²⁵² *Ibid.*, p. 223.

bijoux pour faire la charité. En cela elle est la digne héritière de sa mère, Louise de Savoie, qui portait du noir et des cornettes pour ne pas blesser le peuple appauvri par les guerres. Elle a une autorité naturelle : on lui reconnaît une voix « irrésistible²⁵³ », dont « Charles-Quint disait qu'elle consolerait du trône²⁵⁴ ». Dans le roman, elle désarme même le vieux et rigide tuteur de Violette. Ainsi « le charme de la voix d'une femme²⁵⁵ » est présenté comme une arme de pouvoir propre au sexe féminin. Marguerite a aussi une vertu dont son frère ne se soucie pas : voulant être fidèle à son époux, elle ne cède pas à son sentiment pour Clément Marot.

Les amitiés qui lient les personnages féminins laissent penser que, dans le présent, la solution se trouve dans la solidarité féminine. Marguerite est bienveillante pour les jeunes filles qu'elle rassemble à ses côtés. Elle a tenté de soustraire Isabelle à son sort, et elle plaide la cause de Violette auprès de son tuteur. « Tout ce qu'elle eut d'adresse, à défaut de pouvoir », nous explique la voix narrative, « elle l'employa souvent à dénouer des nœuds prêts à être serrés par l'avarice ou l'ambition. Plus d'une femme ainsi lui dut son bonheur ou sa vertu²⁵⁶ ». Violette et Isabelle sont solidaires entre elles, même si elles ne peuvent échanger que de la compassion. Violette peut par contre aider la jeune sœur d'Isabelle, qu'elle éclaire sur les véritables intentions de son prétendant Amalric d'Argèles, qui courtise à la fois l'héroïne et les deux sœurs de son amie, Aloïse et Angèle. La solidarité féminine fonctionne aussi entre mères et filles. La mère de Marguerite, Louise de Savoie, a beaucoup d'affection et de compassion pour sa fille. Violette se dit certaine que sa mère se serait opposée à son mariage avec Amalric. Elle-même avait un caractère tranché et rebelle aux conventions. L'autre solution esquissée dans le roman est l'écriture. L'activité poétique et narrative de la reine dit le pouvoir cathartique de l'écriture – sur ce point, Marceline Desbordes-Valmore se souvient des recommandations de son médecin à son égard – et surtout l'efficace sociale du livre, entendu comme le seul espace de parole auquel les femmes ont accès. Le livre permet d'exprimer ses idées (combat par le réquisitoire) ou d'affirmer son autonomie et sa maîtrise de soi (combat par le style et l'humour ; par la maîtrise littéraire). Sa mère dit en effet à Marguerite :

Faites au moins que votre gaîté me rassure quelquefois de loin, et que vos charmants livres, qui nous ont fait brûler tous les nôtres, soient encore la honte de vos ennemis, en attestant votre intarissable bonne humeur. Envoyez-en moi beaucoup, puisque ce n'est que là que vous prenez vos franchises et vos libertés²⁵⁷.

L'exemple de Marguerite doit servir aux lecteurs. Elle fournit une image historique d'écrivaine reconnue : Clément Marot, Charles Quint lui ont rendu hommage, rappelle la voix narrative. D'où le choix du roman historique : il témoigne du rôle important

²⁵³ *Ibid.*, p. 183.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 183.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 183.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 50.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 219.

joué par les femmes en littérature et dans la vie culturelle, notamment à la Renaissance.

La prise de position de Marceline Desbordes-Valmore : mise en contexte

Marceline Desbordes-Valmore utilise ainsi un cadre historique pour traiter un problème qu'elle identifie dans la société de son temps, l'inégalité entre les femmes et les hommes dans le mariage et hors de celui-ci. Le gain critique est de disposer d'une figure d'écrivaine attestée par l'histoire et qui peut donc servir de modèle aux lectrices ; d'inscrire les problèmes sociaux actuels dans une tradition historique, de les contextualiser pour leur donner plus de poids ; mais aussi d'inviter à reconsidérer l'histoire en faisant parler ses représentants et de mettre ainsi en question les discours officiels ; enfin, de tenir un discours politique plus librement que dans un roman d'actualité, selon le principe du roman à clés (on peut lire dans la critique de François 1^{er} celle de Louis-Philippe).

Marceline Desbordes-Valmore s'inscrit ainsi dans la tradition du roman classique du type de *La Princesse de Clèves*, ce petit roman pseudo-historique qui raconte les actions particulières de personnes privées ou considérées dans leur vie privée. Ce roman explore la vie intérieure pour mettre au jour les schémas essentiels de l'âme humaine : la romancière s'y fait moraliste et philosophe. Ce petit roman est souvent également, comme son prédécesseur le roman baroque, un roman à clés. On peut même trouver des affinités d'intrigue entre le plus célèbre des romans de Mme de Lafayette et *Violette*. Mademoiselle de Chartres est mariée au prince de Clèves pour des raisons de conventions ; lui est amoureux d'elle mais elle ne l'aime pas. Elle tombe amoureuse du duc de Nemours mais reste fidèle à son mari. À la fin, l'héroïne meurt mais est détachée de son époux, mort avant elle, et peut donc, théoriquement, s'unir à celui qu'elle aime. Le choix qu'elle fait du genre introspectif, la romancière l'explique par le silence imposé aux femmes : pour écrire leur histoire, il faut sonder leur cœur, puisqu'elles ne parlent pas.

Le jeu de miroir construit par l'autrice entre son personnage d'écrivaine et elle-même donne de l'autorité à son discours : Marceline parle au nom de son expérience de femme mariée et de femme qui écrit. Marguerite de Navarre est poétesse comme Marceline : elle a aussi écrit des nouvelles, mais c'est sur sa production poétique qu'insiste l'autrice de *Violette*. La reine de Navarre est « la Marguerite des Marguerites²⁵⁸ », selon le titre de son célèbre recueil. Ce jeu de miroir autorise à prêter à Marceline certaines remarques faites par elle sur la production littéraire de son personnage : à comprendre son ironie et son humour comme des formes de résistance aux difficultés de l'existence, selon le jugement de Louise de Savoie. Ainsi le combat de Marceline Desbordes-Valmore ne serait pas uniquement thématique mais aussi stylistique. Voici qui invite à relire son œuvre et à reconsidérer ce qui a été dit sur sa position respectivement à l'égalité des sexes. L'avis de Maïté

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 283.

Albistur et de Daniel Argomathe dans *Histoire du féminisme français* était en effet que les œuvres de Desbordes-Valmore n'ont « nulle inspiration proprement féministe. Malgré ses difficultés, elle n'a jamais rien réclamé pour soi. Et l'idée de lutte des sexes ne l'a pas effleurée²⁵⁹ ». Depuis, Chantal Bertrand-Jennings, dans le livre cité en introduction, a montré le parti pris de la prosatrice pour tous les opprimés de la société, et on a pu étudier aussi la représentation de l'artiste de sexe féminin proposée dans *L'Atelier d'un peintre*. La lecture de *Violette* donne une image plus engagée de Marceline Desbordes-Valmore et invite à reconsidérer une caractéristique de son œuvre narrative, l'ironie, sous un angle polémique.

Laetitia HANIN

²⁵⁹ Maïté Albistur et Daniel Argomathe, *Histoire du féminisme français*, op. cit., p. 264.